



JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume XI.

Montréal (Province de Québec), Septembre et Octobre 1867.

Nos. 9 et 10

SOMMAIRE.—**LITTÉRATURE:** Université Laval.—Rapport du Jury nommé par la Faculté des Arts, pour l'examen des pièces de poésie française présentées au concours de l'année 1866 et 1867.—**SCIENCE:** Transformation de la marine de guerre, par J. Bertrand.—**PÉDAGOGIE:** Institution des Nombres et Calcul de Tété, suite.—**AVIS OFFICIELS:** Bureau de l'Instruction Publique.—Nominations: Commissaires et syndics d'écoles.—Érection de la municipalité scolaire du village de Montebello.—Diplômes octroyés par les Bureaux d'Examineurs.—**PARTIE ÉTRANGÈRE:** Département de l'Instruction publique.—Décision judiciaire.—Le Collège de Trois-Rivières.—Hommage à la mémoire de M. F. X. Garneau.—Discours de M. J. O. Chauveau.—Mort de Mgr. P. P. Turgeon, archevêque de Québec.—Institution d'éducation de Gilchrist.—L'éducation dans la colonie anglaise de Victoria.—**Trente-deuxième** Conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'École Normale Laval, tenue le 30 et le 31 août 1867.—Extraits des rapports de MM. les inspecteurs d'écoles MM. Crépault, Héland et Hume.—Petite Revue Mensuelle.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes.—Bulletin des Arts.—Bulletin des bons exemples. **ANNEXES:** Œuvres de Champlain, par M. l'abbé Laverdière.—Calcul Mental, par M. F. E. Juneau.

LITTÉRATURE.

Université-Laval.

RAPPORT.

Du jury nommé par la Faculté des Arts pour l'examen des pièces de poésie française présentées au concours de l'année 1866-67,

Lu en séance solennelle de l'Université-Laval, le 11 septembre 1867.

La Faculté des Arts, en choisissant la découverte du Canada pour premier sujet du concours de poésie qu'elle a établi l'an dernier, n'a pas voulu former seulement, entre l'origine du concours et l'origine de notre patrie une sorte de lien poétique; moins encore a-t-elle voulu arracher à l'oubli un nom qui brillera toujours au frontispice de notre histoire, un de ces hardis navigateurs que le quinzième et le seizième siècle ont vu promener leurs voiles aventureuses sur les mers lointaines et inconnues, fonder des empires plus vastes que l'Europe, et mourir souvent ignorés après avoir comblé de gloire et de richesses leur pays et leur souverain. La Faculté a vu dans ce sujet un thème fécond d'inspirations poétiques qui par l'époque pleine d'enseignements à laquelle il reporte les esprits, par ces circonstances naturelles, et surtout par l'intérêt qui s'attache pour tout homme bien né, aux origines de sa patrie, semblait offrir aux jeunes talents, avec une entreprise héroïque, des caractères heureux à tracer, une nature riche à peindre, le contraste frappant de mœurs rudes, d'une sauvagerie simplicité avec une civilisation, si non parfaite, du moins fort avancée.

La découverte du Canada remonte en effet à cette époque pleine de trouble et de grandeur où des esprits hardis et quelquefois téméraires, épris de l'inconnu et de la nouveauté tentèrent des voies nouvelles dans les lettres comme dans les sciences, dans la religion comme dans la navigation. Mais par une erreur fatale, tandis que la boussole guidait les vaisseaux vers de nouveaux continents, assurait leur marche

au milieu des écueils, les esprits flottaient sur la mer du doute au gré d'une raison, déréglée, et, dans un triste naufrage, sans boussole et sans pilote, s'attachaient aux débris épars du vaisseau dont ils avaient eux-mêmes rompu les liens. L'Allemagne, agitée comme une bacchante dans l'ivresse, sombrait dans l'abîme de l'erreur, l'Angleterre devait bientôt suivre ses pas. La foi, ce flambeau destiné à guider la raison sur les mers inconnues de l'infini, n'attirait plus les regards. L'église voyait la perte de ces enfants et s'efforçait de conjurer leur malheur; mais Dieu avait tourné son cœur vers des plages nouvelles; l'Amérique devait ouvrir les yeux à la lumière, et ses enfants allaient entrer dans l'héritage abandonné par des fils prodiges et égarés.

Déjà, quelques nations de l'Europe s'étaient partagé le Nouveau-monde, déjà la civilisation chrétienne avait brillé aux yeux des populations idolâtres de l'Amérique; déjà de l'Occident à l'Orient voguaient des vaisseaux chargés d'or et de pierreries. Éblouis de ces riches dépouilles, les peuples à l'envi s'élançaient vers ces contrées fortunées qui promettaient de satisfaire toutes les ambitions, d'assouvir toute cupidité. Le désir de partager tant de richesses, de prendre part au pillage d'un immense continent pris comme d'assaut, avait succédé aux intentions plus pures des premiers navigateurs, et l'Amérique devenait une proie que déchiraient cruellement de hardis et barbares aventuriers, au lieu d'être un nouveau champ cultivé par les arts de la paix, fécondé par la civilisation chrétienne.

Seule, la France, la fille aînée de l'Église, semblait étrangère à tout ce mouvement. Ses vaisseaux n'avaient point encore quitté ses rivages pour voguer vers les pays du couchant; elle voyait sans envie ses opulents voisins s'enrichir des dépouilles de l'Amérique et semblait ne pas trouver dans ces biens passagers et méprisables un motif suffisant pour exciter sa grand âme éprise de la véritable gloire. Mais Dieu avait marqué son heure. Fidèle à la mission, elle entreprit de faire en Amérique ce qu'elle a fait en Europe; l'œuvre de Dieu, *gesta Dei per Francos*, cette œuvre négligée peut-être par la catholique Espagne ou du moins entravée par l'ambition de quelques uns de ses enfants. C'est dans ce but que le roi Très-Christien, François I^{er}, envoyait un hardi navigateur breton vers les contrées encore inexploitées de l'Amérique pour y planter la croix et y établir un empire chrétien un milieu des peuplades barbares asservies au joug de leur manitous.

Décirer cette expédition, les hasards d'une navigation lointaine dont les progrès de l'industrie ont fait un jeu, une sorte de promenade agréable; peindre cette nature grandiose, ces fleuves immenses, ces forêts séculaires que Chateaubriand a célébrés dans une prose si poétique, reproduire par le cœur encore plus que par l'imagination les sentiments que durent éprouver au milieu des périls d'un long voyage, à la vue de toutes les merveilles qui frappaient leurs regards et de ces spectacles si nouveaux pour eux, des hommes au cœur pur et fortement trempé; retracer le caractère et les mœurs d'hommes sauvages, leur naïf étonnement, leur défiance, leur susceptibilité native, leurs feintes et leur amitié perfide, voilà une partie des richesses que